U d'/ of Ottawa
39003001360550

14-2-55

Ex Libris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Ottawa, Canada

Gracieusement offert par

M. Louvigny de Montigny
378, 3e Avenue
Ottawa, Ontario.
Le 4 octobre 1952.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/unpeudetoutimpre00jonn

... UN PEU DE TOUT ...

MARIE-TH. JONNESCO

UN PEU DE TOUT

IMPRESSIONS
SOUVENIRS

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR
MAURICE DE BRUNOFF
32, RUE LOUIS-LE-GRAND
PARIS

UNIVERSITAS O.M.I. SIGILLO

PC
839
.J6P4

Je dédie ce livre à mon cher ami Take Jonnesco.

Affection, admiration profonde.

Marie Jonnesco.

PRÉFACE

Des lys, des lys de triomphe et de candeur, des lys de symbole et de rémission, des lys nationaux et régionaux, des bruyères, des cigognes familières, des parfums mêlés et des porcelaines rares s'accordant à des terres cuites lointaines, voilà le décor enchanté et berceur, empli de poésie, de mélancolie, d'amour alangui, de lyrisme épars, de légende alliciante, un peu rauque et si douce d'où l'auteur de ce livre se lance à l'assaut du monde, à la conquête des paysages, des villes, des mers et des neiges.

Assaut courtois ! conquête passionnée et enthousiaste, conquête émue et chantante.

Tout ici est sentiment, tout est harmonie.

En ce moment où l'on découvre un peu tard et un peu longuement notre grande sœur latine, la Roumanie, on peut reconnaître le besoin initial et inné d'art, de mélodie, d'expression qui agite et charme la nation où Ovide eut ses plus belles inspirations et où il trouva son âme, la terre où, sous l'égide auguste et l'exemple souverain de Carmen Sylva, après Hélène Vacaresco, les Lahovary et les Bibesco se partagent les palmes de la prose et de la poésie

Transcrivant de l'élégie et de l'épopée, sans parler du dandysme élégant et tragique de ce délicieux Charles-Adolphe Gautarmoue et de la gloire multiple de la comtesse Mathieu de Noailles.

Les poids et mesures chez à l'Histoire de la Science, à la plus noble et plus active actualité, à l'avenir le plus tutélaire et le plus inspiré n'a pas détourné Mme Marie Jonesco de dire son mal, sa plainte, sa chanson de femme sur sa maison, sur ses voyages et ses pèlerinages, sur son Paris, son Italie, son Helvétie, sa Corse, son Afrique, sa Grèce, son Espagne, sa Bretagne et ses pauvres de partout et ses amis les amoureux d'ailleurs.

Ces poèmes de prose précieuse et personnelle, ses cantilènes rythmiques, d'une cadence oppressée et sûre, cette fièvre heureuse qui rencontre une sérénité résignée, cet instinct de couleur et de nuances, ce bonheur d'expression, involontaire et éternel, tout fait image, dans des nerfs, de la sincérité ailée, de la vie crispée et rayonnante, de la pitié et de l'extase, tout est victoire sans coup férir et l'auteur annexe les territoires, les villes et les villages, les tristesses et les joies jusqu'aux douces rencontres sur la route, les assimile à sa sensibilité, à son existence intérieure, en fait une moisson ardente, un trophée rouge et blanc à lier de ses roses et de ses lys, de ses lys patients, obstinés, tutélaires !

Richesse d'évocation et de nostalgie ! Le monde n'est pas assez grand pour le trésor de passion et de fraternité, pour la divination pénétrante de notre poétesse errante : sa force de vision va au delà... Elle traverse les murs et les remparts, les clôtures, les cimes, les glaciers et les océans, les aurores et les crépuscules, les civilisations et les derniers et charmants vestiges de la barbarie pour se retrouver elle-même, dans son ensemble et dans son espoir, dans son enfance peuplée de fées et

d'anges, de madones, de vœux et de secrets, dans ses mystères innocents, dans son paradis en relief, en traditions, en hommages, en symphonie, pour se retrouver dans l'aubade journalière de l'aurore, de l'alouette, du vent et des lys mouvants.

Et c'est ainsi que cet assemblage de spectacles, d'états d'âme, d'émois en valeur et en musique, que ce panorama changeant et magnifique, animé d'un souffle plus qu'humain et d'un pathétique féminin et électrique, que cet hymne, enfin, à la vie, à la tendresse, au devoir, à l'abnégation, tout devient un chant religieux où l'humanité prend les prés, les roseraies, les floraisons des campagnes, des cités, les coupoles, les vagues, les palmiers et les sables pour les offrir en holocauste au Dieu d'amour, au Dieu d'inquiétude, et, de proche en proche, au Dieu pur, au seul Dieu, au Dieu de la petite enfance et des premiers rêves, au seul Dieu, et à Dieu seul !

Je suis bien petit garçon pour mêler ma voix discordante à ce concert sublime et savoureux : c'est un honneur pour moi et un plaisir de qualité rare d'avoir sonné, en une trompette de hasard, le juste los d'un voyageur de beauté, d'une voyante de merveilles, d'une grande âme et d'un grand cœur qui vogue, en clair et noble style frémissant et classique, sur une mer toute gaufrée de nefs byzantines, sur des rêves tout givrés de lys !

Ernest LA JEUNESSE.

LES LYS

LES LYS

Souvenir de Roumamie

Hai la Crini! Hai la Crini!

Voilà des Lys ! Voilà les Lys !

En effet, ils sont arrivés : toute une nuée odorante envahit la ville ; les beaux lys blancs aux pétales de cire, les lys argentés, comme ils embaument ! Ils parfument l'air et leurs forts aromes nous enivrent.

Voici ceux de l'Angelico et ceux de « l'Annonciation » de Fra Filippo Lippi, et les lys suaves et bleutés de Botticelli, et ceux de Léonard, et tous les lys rêvés de Hébert. Leur parfum puissant depuis des siècles traverse la terre, et tous les ans, aux premiers jours chauds de juin, quand les blés se dorent, quand les rayons font tout éclore, au moment des roses, des cerises juteuses et des fraises : *Hai la Crini! Hai la Crini!* retentissent les voix des tziganes pittoresques, à travers les rues étroites de la ville.

Le teint bronzé, aux beaux yeux alanguis, la taille cambrée, couvertes de bouts d'étoffes aux vives couleurs, la tête entourée d'un foulard ou du fameux « *toulpan* », une fleur penchée sur l'oreille, la poitrine bombée au vent, un petit panier suspendu au bras gauche qui contient de la lavande, du basilic, quelques

petites roses, tandis que de la droite elles tendent au passant un bouquet de lys étoilés tout droit, on dirait un immense cierge qui lancerait des petites flammes jaunes de tous côtés. D'où venez-vous, belles fleurs droites et fières? où irez-vous dans huit jours?

Peut-être là-haut où l'on tisse avec vos pétales les grandes robes des archanges, et où tous les petits pétales qui tomberont serviront pour parer les chérubins et les séraphins; et votre parfum alors se mêlera aux nuages de myrrhe et d'encens...

Quand j'étais enfant, j'ai passé de longues années auprès d'un oncle vieux garçon, amoureux de fleurs et de lumière. Les tulipes, les camélias, une petite fleur bleue qui fleurit par touffe et qu'il appelait « fleur d'amour » et les lys le passionnaient, le hantaient.

Au moment de leur floraison, on enlevait la grille du jardin pour qu'ils fleurissent en paix, et l'on voyait venir une théorie de lys argentés, jaunes, rouges couleur de sang, blanc bleuté couleur de clair de lune, et par les belles nuits d'été, quand le ciel est criblé d'étoiles qui brillent, qui scintillent, une se détachant et filant dans l'infini. Tenant ma petite main d'enfant, il disait : « Vois-tu, fillette, une étoile qui va mourir, un lys qui fleurira ». Cher beau temps passé !

Hai la Crini! Hai la Crini!

A travers toute la journée, dès l'aube au soir, parmi les agitations des hommes et les tristesses de la vie, toujours le même cri jusqu'au soir, aux sons douloureux, stridents des violons, car les tziganes jouent maintenant partout, dans les squares, dans les cafés, les jardins: partout aussi se glissent des fleurs de lys: ici, elles parent une poitrine de femme; là, elles meurent doucement sur une nappe. Et les tziganes continuent à remuer de la douleur en nous: ils vont avec leurs chants aigus chercher des choses lointaines au plus profond de votre âme et la nuit avance, lente, chaude, accablante, jusqu'à

l'heure où le sommeil engourdira des cœurs lourds de mélancolie, d'espoir, de détresse.

Là-haut aussi, dans la cité des morts, rien ne remue, même les oiseaux se sont tus; pas la moindre brise ne passe; tous reposent, dans leurs étroits cercueils, dorment indifférents le grand sommeil d'éternité.

Ni spectre, ni fantôme; sur toutes les tombes, l'ombre des grands lys veille, argentés, couleur de clair de lune; car il n'y a plus de morts, car « il n'y a pas de morts » [1].

Au ruban blafard de l'aurore, au chant de l'alouette, au murmure du vent, dans les feuilles, toutes les ombres s'évanouirent et alors, doucement, par les rues silencieuses de la ville : *Hai la Crini! Hai la Crini!* la vie recommencera

(1) Maeterlinck : *L'Oiseau Bleu*, acte IV, 7e tableau.

Hai la Crini! Hai la Crini!

MA VIEILLE MAISON

MA VIEILLE MAISON

Vision de Roumanie

Les chevaux ont ralenti leur pas; ils sont las; les vingt-cinq kilomètres qui nous séparent de la ville ont été franchis. La route n'est pas toujours bonne; après la pluie, le terrain boueux glisse, sèche; les roues s'en vont cahin-caha. On a péniblement traversé la forêt, la belle, l'immense forêt où tout sent fort bon, les bruyères, le foin fraîchement coupé, l'odeur intense de la feuille de chêne.

Le soleil s'en va; à travers les arbres, des rayons rouge doré filtrent. Quelques cigognes volent au-dessus d'un marais; les petites vagues nacrées frissonnent et reflètent de légers nuages blancs qui se perdent là-haut dans le ciel. La journée d'été a été longue et toute ensommeillée de bleu. Doucement, nous arrivons; la grille franchie, un grand parterre de roses; on fait halte, la clef grince, et la grande porte cloutée cède. Ah! l'odeur des vieilles choses qui y sont enfermées!

Le plancher craque. La pendule est arrêtée. L'étoffe se fane sur d'anciens fauteuils du temps de l'Empire — combien ont-ils vu passer de choses! — L'abat-jour de la lampe est de travers; une vieille commode aux cuivres ternis embaume la lavande;

Ici, une coupe de porcelaine enguirlandée de fleurs aux couleurs [illegible]. Là, un Nilson d'un rouge intense comme des gouttelettes de sang, finement gravé. Et le parfum du musc, du patchouli, mêlé aux grains de poivre que dégage le tapis de Smyrne... comme le temps a atténué ses couleurs !

On ouvre une seconde porte : les faïences sourient aux murs, les chers souvenirs de partout.

Voici les hollandaises aux tons fondus et doux, l'exquis bleu de Delft ! Et les terres cuites aux tons veloutés de France, les plats charmants aux couleurs vives de Keutahia, les vieilles *zanitza* roumaines de Rucar et celles de Tallavija, et les plats anciens du Tyrol ; enfin, dans un coin, les terres cuites de Jaffa : le cheval de Troie, le chameau et l'âne dorés aux grimaces amusantes.

N'allumez pas : laissez venir la nuit... Ici, seul le silence est maître, il enveloppe tout de ses ondes mystérieuses. L'humidité est pénétrante ; un grillon lance son chant strident ; les grenouilles se réveillent ; autour du vieux clocher, les hiboux tournent.

Tous les chers souvenirs reviennent sur l'aile de mes pensées. — Ah ! l'ombre des disparus qui passe !

Va, chère vieille demeure ; dans quelques jours, on commencera à t'embellir ; tu deviendras pimpante, moderne ; maints ouvriers remueront pelles, pioches et pinceaux ; ils ne rendront jamais le charme de tes vieilles poutres, la chaleur de nos poêles, la teinte fanée des étoffes, le parfum ancien des choses, tout ce que la douleur, le temps, peut-être un peu d'amour, ont fait de toi.

Ma vieille Maison

TUNIS

françaises, de l'élégie et de l'épopée, sans parler du dandysme élégant et tragique de ce délicieux Charles-Adolphe Cantacuzène et de la gloire multiple de la comtesse Mathieu de Noailles.

Le poids d'un nom cher à l'Histoire de la Science, à la plus noble et plus active actualité, à l'avenir le plus tutélaire et le plus méspéré n'a pas détourné Mme Marie Jonesco de dire son mot, sa plainte, sa chanson de femme sur sa maison, sur ses voyages et ses pèlerinages, sur son Paris, son Italie, son Helvétie, sa Corse, son Afrique, sa Grèce, son Espagne, sa Bruges et ses pauvres de partout et ses amis les amoureux d'ailleurs.

Ces poèmes de prose précieuse et personnelle, ses cantilènes rythmiques, d'une cadence oppressée et sûre, cette fièvre heureuse qui rencontre une sérénité résignée, cet instinct de couleur et de nuances, ce bonheur d'expression, involontaire et éternel, tout fait image, dans des nerfs, de la sincérité ailée, de la vie crispée et rayonnante, de la pitié et de l'extase, tout est victoire sans coup férir et l'auteur annexe les territoires, les villes et les villages, les tristesses et les joies jusqu'aux doutes rencontrés sur la route, les assimile à sa sensibiité, à son existence intérieure, en fait une moisson ardente, un trophée rouge et blanc à lier de ses roses et de ses lys, de ses lys patients, obstinés, tutélaires !

Richesse d'évocation et de nostalgie ! Le monde n'est pas assez grand pour le trésor de passion et de fraternité, pour la divination pénétrante de notre poétesse errante : sa force de vision va au dela... Elle traverse les murs et les remparts, les clochers, les cimes, les glaciers et les océans, les aurores et les crépuscules, les civilisations et les derniers et charmants vestiges de la barbarie pour se retrouver elle-même, dans son trouble et dans son espoir, dans son enfance peuplée de fées et

d'anges, de madones, de vœux et de secrets, dans ses mystères innocents, dans son paradis en relief, en traditions, en hommages, en symphonie, pour se retrouver dans l'aubade journalière de l'aurore, de l'alouette, du vent et des lys mouvants.

Et c'est ainsi que cet assemblage de spectacles, d'états d'âme, d'émois en valeur et en musique, que ce panorama changeant et magnifique, animé d'un souffle plus qu'humain et d'un pathétique féminin et électrique, que cet hymne, enfin, à la vie, à la tendresse, au devoir, à l'abnégation, tout devient un chant religieux où l'humanité prend les prés, les roseraies, les floraisons des campagnes, des cités, les coupoles, les vagues, les palmiers et les sables pour les offrir en holocauste au Dieu d'amour, au Dieu d'inquiétude, et, de proche en proche, au Dieu pur, au seul Dieu, au Dieu de la petite enfance et des premiers rêves, au seul Dieu, et à Dieu seul !

Je suis bien petit garçon pour mêler ma voix discordante à ce concert sublime et savoureux : c'est un honneur pour moi et un plaisir de qualité rare d'avoir sonné, en une trompette de hasard, le juste los d'un voyageur de beauté, d'une voyante de merveilles, d'une grande âme et d'un grand cœur qui vogue, en clair et noble style frémissant et classique, sur une mer toute gaufrée de nefs byzantines, sur des rêves tout givrés de lys !

Ernest LA JEUNESSE.

et garde en ton sein, telle une pierre precieuse, un peu de mon âme, de mes illusions, de mes rêves évanouis!

Inschallah! Inschallah!(1) te reverrai-je?

(1) Inschallah, s. by grâce de Dieu.

Dans la Blanche.

PARIS FIN
JUILLET

LES LYS

Souvenir de Roumamie

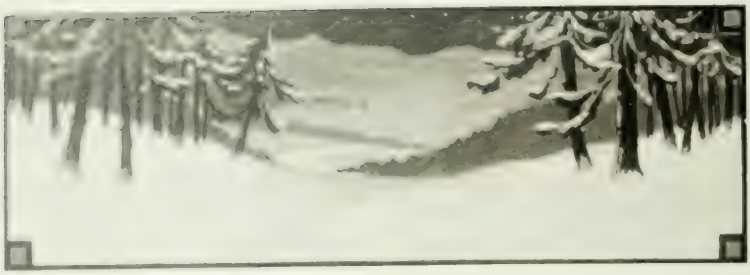
Hai la Crini! Hai la Crini!

Voilà des Lys ! Voilà les Lys !

En effet, ils sont arrivés: toute une nuée odorante envahit la ville; les beaux lys blancs aux pétales de cire, les lys argentés, comme ils embaument ! Ils parfument l'air et leurs forts aromes nous enivrent.

Voici ceux de l'Angelico et ceux de « l'Annonciation » de Fra Filippo Lippi, et les lys suaves et bleutés de Botticelli, et ceux de Léonard, et tous les lys rêvés de Hébert. Leur parfum puissant depuis des siècles traverse la terre, et tous les ans, aux premiers jours chauds de juin, quand les blés se dorent, quand les rayons font tout éclore, au moment des roses, des cerises juteuses et des fraises : *Hai la Crini! Hai la Crini!* retentissent les voix des tziganes pittoresques, à travers les rues étroites de la ville.

Le teint bronzé, aux beaux yeux alanguis, la taille cambrée, couvertes de bouts d'étoffes aux vives couleurs, la tête entourée d'un foulard ou du fameux « *toulpan* », une fleur penchée sur l'oreille, la poitrine bombée au vent, un petit panier suspendu au bras gauche qui contient de la lavande, du basilic, quelques



Ils sont dix-sept là-haut dans la montagne, au tournant de la route, ils sont si droits et fiers enveloppés de lierre.

Le lierre couvre leurs racines, il monte, les enlace comme un serpent jusqu'au sommet, puis retombe en cascade — cascade de feuilles — ils détachent leurs contours fins sur le bleu de l'azur. Ils ont l'air gai et jeune, ces arbres-là, et l'eau murmure et chante: à côté, le petit torrent sautille, sourit, embrasse toutes les pierres et s'en va.

Ma pensée errante s'en va aussi vers d'autres arbres, les cyprès noirs de San-Michele di Pagano, au bord du golfe Tigellain. Comme ils jettent leur ombre sur les vagues dans les belles nuits d'été... des vagues lourdes, argentées comme du métal fondu... cachant le sang des pirates...

Et vous, mes chers cyprès d'Eyoub qui couvriez de vos ombres les steles funéraires, pourquoi dans ces cimetières la paix est si légère?

Passez comme des fantômes à travers mes rêves, sapins givrés et blancs de l'Engadine: reviens, doux écho du vent qui remue les feuilles, les feuilles traînantes à terre de mes beaux noyers des «Roseaux», feuilles veloutées au parfum intense et âgre, feuilles vivantes, feuilles mortes...

San Michele di Pagano

Buées grises, givrées, argentées... fin d'automne, plus de feuilles, elles roulent par terre tristement.

Ce matin même, plus de chrysantèmes, les jaunes, les blancs, les violets, si beaux hier, ployaient leur tête en larmes; la rosée était glacée, tombait quand on les secouait goutte par goutte. Même les tout petits, les roux sont morts.

— C'est fini, m'a dit le vieux jardinier.

— C'est fini, lui ai-je répondu.

Et mon âme se repliait sur elle-même dans les voiles sombres au fin fond de mon moi. Elle grelottait comme les petits oiseaux sur la vieille grille, ceux qui gazouillaient hier encore comme des fous, croyant le printemps revenu, puisque quelques rayons brillaient...

LA FOLLE

LA FOLLE

Elle marche comme une égarée, les yeux perdus dans le vague; elle n'est pas folle, ne fait de mal à personne; la raison n'est plus. Plutôt grande, mince, enveloppée d'un tablier d'enfant qui la couvre tout entière, deux petits nœuds dans les cheveux, au-dessus des oreilles.

Elle invite d'une voix douce tout le monde à son mariage. L'Aimé l'a quittée, a promis sans scrupules, comme promettent souvent les hommes, puis il est parti. Il a emporté tout d'elle, son âme, son cœur, sa vie.

Et maintenant l'ombre d'elle qui reste erre dans le jour, dans la nuit. Elle invite tout le monde à ses noces, à ses belles noces. Les passants la plaignent; ils ont tort, elle poursuit son rêve... Le monde appelle cela "une folle".

LOUQSOR

LOUQSOR

Doucement, la dahabieh glisse. Elle nous emporte sur le Nil opalin et tranquille. La brise légère du soir gonfle ses voiles immenses, ses voiles étranges aux formes anciennes comme des ailes de grands oiseaux que notre âme ignore.

Elle s'enfonce dans la nuit bleue; elle nous conduira au loin à travers les plaines brillantes du désert incandescent.

La nuit merveilleuse et calme nous engourdit pour quelques heures, et l'aube naît dans les grisailles d'une délicatesse infinie; on dirait de la poudre de nacre aux fins reflets d'or qui tombe du ciel. L'Egypte se réveille; elle se révèle à moi, l'ancienne terre des Pharaons, telle que jamais je ne l'avais rêvée. A terre, du vert émeraude; au loin, les collines calcaires renfermant les tombeaux des rois et des reines, rosées aux tons différents à travers toutes les heures du jour, tout ce paysage coupé par un ruban de lumière, le Nil qui coule comme de l'ambre liquide; il glisse à travers l'infini du désert.

Et d'autres dahabiehs nous croisent, et d'autres voiles découpent leur relief sur l'horizon. La gamme des gris du ciel a traversé tous les tons pour donner dans les mauves suaves, les bleus très doux; sur tout cela, le soleil paraît.

Rien de la lumière éclatante de l'Europe : rien ne brusque la vue. On dirait qu'un grand artiste maître des tons et des couleurs maintient l'accord parfait, qui finit avec la grâce et la majesté de la draperie noire jetée sur chaque épaule de fellahs cheminant, l'amphore sur la tête, telles des statues antiques, dans la légèreté transparente et bleutée de l'air frais du matin.

Harmonie parfaite des choses, démarches gracieuses et fières, gestes calmes des hommes, lumière qui nous rattache à l'infini du ciel, qui pourra jamais décrire tout le charme où est plongée l'âme, en la relevant très haut dans les grands silences, les grands recueillements, afin qu'elle se sente vivre à travers les profondeurs mystérieuses du passé !

Voici Louqsor et son temple aux immenses colonnes, moitié en forme de fleurs de lotus, emblème de la basse Egypte, moitié papyriforme, la fleur de la haute Egypte, gravées comme de la dentelle. Le temple fut consacré au dieu Ammon de Thèbes.

Les derniers nous montrent encore la procession de la fête du premier jour de l'an ; au fond, se trouve le sanctuaire d'Alexandre le Grand ; voici la place où fut l'obélisque de Paris.

Nous attendons la nuit pour traverser les routes bordées de palmiers droits et calmes aux panaches élégants — tel un bouquet d'immenses plumes d'autruche — où se trouve l'allée des Sphinx. Il y en a cinq cents de chaque côté, beaucoup d'intacts, colosses de pierre qui semblent défier le temps, et nous allons ainsi jusqu'à la porte de Ptolémée.

Un petit sentier tourne à gauche. Pas de bruit. Dans le sable velouté encore chaud, les pieds enfoncent ; nous nous engageons dans l'allée des Béliers, et devant nous se dresse l'immense temple de Karnak.

Une série infinie d'obélisques, de colonnes ; les rayons de lune filtrent à travers ; des milliers d'étoiles brillent sur la voûte azurée. La nuit est divine ; toutes les inscriptions, toutes

les silhouettes fines des rois et des dieux se détachent, semblent revivre, entourées d'air léger. L'impression est unique : il faut, pour comprendre, que l'esprit plonge dans le recul des siècles.

Le lendemain, par une chaleur atroce, nous faisons cinq heures à dos de mules à travers la nécropole où règne la mort, pour descendre dans les tombeaux des reines.

Nous commençons par le plus beau, celui de Néphertari, femme de Ramsès II, qui vécut 1200 ans avant J.-C. Le jour précédent, je l'avais vue dans le temple de Louqsor, petite comme une poupée, à côté de la statue imposante de son royal époux.

Nous descendons dans la tombe.

On étouffe ; elle est profonde : trois escaliers immenses nous y conduisent ; elle est éclairée ; tous les murs sont couverts de dessins aux vives couleurs. Voici la course du soleil à travers le jour ; la nuit luttant avec les ténèbres comparée à la vie de l'homme. Toutes les anciennes divinités de l'Égypte sont représentées sous différentes formes... Et te voici enfin, délicieuse Néphertari !

Quel enchantement que toute sa silhouette, toute sa grâce de femme qui palpite sous les voiles empesés, blancs et raides de sa petite robe ! Une ceinture rouge serre sa taille fine et fait ressortir l'exquise poitrine sensuelle sous la pèlerine de mousseline ; les colliers d'or multiples entourent le cou ; les bracelets pressent les fins poignets ; dans les longs yeux noirs en amande, on devine à peine le sourire si jeune ; la tête hautaine est parée des deux plumes droites, symbole de la justice, et du disque royal du soleil.

Règne à travers les siècles, grande reine des reines, à travers les triomphes de la poussière, nul ne pourra détruire ton souvenir !

Puis nous visitons les tombeaux des rois ; mêmes coloris intacts, mêmes dessins plus beaux encore.

Voici la barque scolaire qui traverse le royaume des morts, puis la déesse Nut qui représente le ciel. Voici le banc autour de la chambre où l'on mettait les offrandes et, tout au fond, la momie du roi Amenophis II, XVIII dynastie, 1550 av. J. C. A travers trois mille cinq cents ans, les mains croisées sur la poitrine, il règne dans le silence de la mort, et involontairement quelque chose en moi crie et se révolte à la vue de cette sépulture ouverte, éclairée par un bec électrique et qu'on peut voir moyennant quelques piastres !

J'ai passé encore quelques jours dans l'ancienne ville de Thèbes, la ville aux cent portes. J'ai vu les colosses de Memnon dont le septentrional chantait au lever du soleil. On disait que Memnon saluait sa mère, l'aurore du matin; les gouttelettes de rosée ramassées dans le creux de la pierre, sous les rayons du soleil, produisaient un murmure étrange. Puis le palais temple de Medinet Abou, du roi Ramsès admirablement conservés; les reliefs des murs gardent la couleur, les bleus sont vivants, la porte principale couronnée par le symbole ailé du soleil.

Un voile s'est levé sur mon esprit. Les yeux de l'âme ouverts sur les mystères de la grandeur passée, dans un recueillement religieux, je regagne la dahabieh qui m'emporte vers Assouan et l'île de Philæ.

Le Nil à Luxor

SAINT-
MORITZ

SAINT-MORITZ

Impressions

Des nuages blancs, cotonneux de là-haut, tombent de grands, de petits flocons de neige.

Il en tombe tellement, les uns après les autres, qu'on dirait un rideau de duvet obscurcissant l'horizon : et tout cela s'étend sur la terre et la couvre d'un blanc linceul. C'est comme d'immenses feuilles légères faites d'ailes de papillons qui forment cette grande chose blanche, molle et calme qui est la neige.

Par-ci par-là, on aperçoit le bout des grands sapins tout noirs : on dirait alors un grand manteau d'hermine qui couvre la vallée où l'Inn murmure ; la plaine au loin, toute la chaîne des Alpes jusqu'aux sommets, où elle se confond aux nuages.

Les étoiles brillent : Sirius, la Grande-Ourse, les Trois Rois scintillent, tels de merveilleux joyaux ciselés par les anges.

La grande route est toute blanche : elle traverse la forêt, monte, monte toujours avec ses bords ouatés. On n'entend plus les oiseaux : ils se sont tus : on ne voit plus de fleurettes, elles dorment leur grand sommeil d'hiver. A peine, par-ci par-là, une source dégringole sous un voile de glace.

La dernière heure bleue du crepuscule a jeté ses voiles partout, tout est du même bleu tendre et doux qui coule maintenant sur les choses, et petit à petit la nuit arrive.

Une légère brise passe, elle secoue les grands, les petits sapins givrés. Réveillés, ils causent.

— C'est beau l'hiver, dit un vieux qu'on n'abattra pas, personne ne songe à casser une branche; pas de poussière, pas d'amoureux, je dors et me repose.

— Vous pouvez parler à votre aise, dit un second, tandis que nous voilà ici, aussi nombreux que nous sommes, tous destinés à être coupés. Mon sort à moi n'est pas si triste; je serai le lit tout blanc d'une belle mariée.

— De moi, on fera tous les jouets possibles pour distraire les enfants; des poupées de Nuremberg.

— Moi, dit un autre, je suis destiné à la haute mer; sur un cargo-boat, au loin, on me transportera taillé en planches et je retrouverai là-bas les étoiles mes amies.

— Quant à moi, à travers la Sibérie, je chaufferai les locomotives et je les envelopperai d'un ruban d'étincelles; ainsi je transporterai la vie à travers le monde.

— Moi, je réchaufferai la chambre d'une jolie femme.

Le plus beau, le plus fier se taisait :

— Et toi, le silencieux là-bas, on ne te coupera pas?

— Que si, mes camarades. Vous êtes destinés à réjouir les vivants, tandis que moi je renfermerai tous les espoirs, toutes les illusions. Doublés de satin blanc, doublés de satin mauve, on fera de moi des cercueils; je renfermerai la vieillesse aux cheveux blancs et la jeunesse aux boucles d'or, et tant de sourires; car, vous savez tous, les morts n'ont pas si peur.

— Silence! Laissez-nous, avec vos histoires!

Une haie de petits sapins se tordent et rient; ils sont plantés là pour empêcher la montagne de tomber, et ils se croient éternels.

Brr! Le vent du matin qui passe.

Comme il fait froid! Et tout le monde tremble et se secoue. Le givre et la neige font une auréole d'étoiles autour d'eux. La nuit plie vite son grand manteau noir criblé d'argent, et les gazes légères, aériennes, se lèvent sur Saint-Moritz. Et *ding! ding! ding!* dans la neige veloutée et molle, les laitiers des environs arrivent.

Une lumière nacrée : l'aube. La dernière. Et le soleil paraît derrière les glaciers du Roseg en une apothéose de lumière: il jette sa poudre d'or partout.

Saint-Moritz.

EN CORSE

EN CORSE

A travers un grand rideau de neige, l' « Ibéria » avance. La mer est démontée, l'air froid, l'humidité pénétrante. La neige tombe : de grand flocons se suivent : on dirait des franges qui attachent le ciel à la mer.

Nous voguons toujours. A travers la brume, dans le lointain, de vagues contours se dessinent : les montagnes de la Corse.

A mesure que nous approchons, malgré la sombre journée, le vert riant nous accueille, et nous jetons l'ancre devant Bastia, ville très ancienne, fondée par les Génois. Peu de souvenirs du passé ; des environs charmants.

Le lendemain, un train minuscule nous emporte. Nous montons lentement pendant six heures jusqu'à Vizavona, à travers une véritable féerie : des forêts de pins couvrent les sommets des chaînes montagneuses que nous traversons : les bruyères en fleurs tapissent le sol. Çà et là, de grandes taches lumineuses dorées : des buissons de mimosas : puis tout un champ rosé : les amandiers en fleurs, pas une feuille... et la neige tombe toujours.

Involontairement, on pense à nos froides nuits de Noël et l'on s'étonne de voir sourire tant de fleurs à travers l'atmosphère moussade d'une journée de janvier. Aux petites gares où le train s'arrête souvent, les gens étonnés prétendent n'avoir pas vu la neige depuis sept ans.

Vizavona! La nuit tombe et nous descendons vers Ajaccio. Le lendemain, même spectacle, plus grandiose, plus beau. Décidément, la Corse est un grand jardin traversé de collines, de longues chaînes de montagnes, dont les sommets élevés du mont d'Oro, du Rotondo, du Cento, sont l'ornement, la parure.

A peu près toute la flore tropicale est représentée : les palmiers, le poivrier des forêts, d'immenses cactus aux fleurs rouges. Les maisons ruisselantes de roses, les orangers, les citronniers chargés de fruits, de fleurs embaument : les petites oranges sanguines et juteuses. Les violettes bordent les routes immenses : elles triomphent. Encore et toujours des mimosas. Nous traversons des allées où les branches se réunissent au-dessus de nos têtes au moindre coup de vent, les fleurettes parfumées s'envolent en une pluie d'or et jonchent le sol. Les vignes sont abondantes : le vin, du rubis : tout cela est baigné de lumière légère ; l'air fin, transparent.

Au crépuscule, un bleu unique. Ce n'est ni les buées vaporeuses de Florence, ni l'améthyste de Prinkipo : mais le doux bleu de Naples, ici intense, chaud, tel un immense saphir qui coulerait à travers l'atmosphère. Là haut, sur la crête des montagnes, la neige est rose : la lune arrive immense, dans une apothéose de lumière ; les vagues frissonnent, argentées.

Maintenant on comprend comment de ce sol riche aux arômes puissants, aux sucs parfumés, où le caractère des gens s'est conservé entier et fier, malgré la tyrannie des différents maîtres, gardant encore l'usage de la vendetta, où la parure

des femmes est noire et le deuil des veuves dure toujours, comment de cette terre féconde jaillit l'étincelle qui donna au monde le second César, et comment repose là-haut, sous le Dôme des Invalides, l'Empereur! La maison où il vit le jour est modeste: la chaise-longue, d'où il jeta son premier cri, fanée.

Ajaccio.

Nous traversons la Corse en automobile. Une visite aux calanches de Piana: de grands rochers granitiques atteignent 400 mètres de hauteur. Le soleil couchant répand sur eux une teinte de braise ardente: à travers, le coup d'œil sur la mer est ravissant. Ensuite, Sartène, Cargèse avec sa petite église byzantine fondée par une colonie de Grecs en 1676.

Puis Corte, si pittoresque, Calvi, etc., enfin Bonifacio aux petites rues étroites sur une presqu'île rocheuse : elle date du IXe siècle et se défendit vaillamment contre Alphonse d'Aragon en 1420.

Notre voyage en Corse est terminé par une journée de tempête où les rayons de soleil sont subitement obscurcis de nuages noirs, le ciel traversé d'éclairs. Nous quittons Bonifacio en vedette, la tempête se déchaîne de plus en plus fort, à quelques pas de nous, une trombe marine ; et nous avançons péniblement vers Madalena et Caprera où repose Garibadi; nous arrivons trempés d'eau et glacés de froid.

Types corses.

NUIT d'ÉTÉ AU SEMMERING

NUIT D'ÉTÉ AU SEMMERING

Johannesfeuer! Feux de la Saint-Jean!

Des paillettes brillantes, des petites lumières glissent le long des vieux sapins noirs qui bordent la route blanche et poudreuse.

Elles montent, elles descendent, les lucioles ailées, parmi les branches dentelées; elles s'en vont, telles des étoiles filantes, brillent un instant dans l'herbe, puis recommencent leur course folle vers l'amour, vers la mort.

La nuit avance à travers les gazes bleues aériennes, les gazes grises de plus en plus denses; elle couvre de ses grandes ailes de chauve-souris l'immenses chaîne des Alpes, qui se confond aux nuages là-bas, au bout de l'horizon.

Tous les esprits se réveillent; le bois chuchote; là-haut, sous la lune, les Elfes dansent.

Et doucement, les heures passent, heures chaudes, lourdes, d'été, heures embaumées de mille senteurs suaves, heures brèves, folles, d'amour...

Trois coups tintent à l'horloge de la petite chapelle discrètement enfouie dans un bouquet d'arbres, au pied de la montagne.

L'écho répète les sons qui s'en vont mourir au loin.

A l'horizon, subitement, une lueur blafarde.

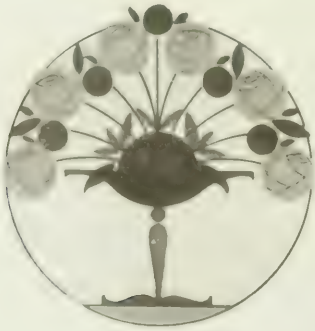
Un merle lance un trille, l'alouette répond; le rossignol secoue ses petites ailes et remplit l'air de sons divins; trois chamois sortent d'un buisson; timides, ils avancent, remuant à peine l'herbe veloutée de leurs pas hésitants.

Le ciel, là-bas, s'est couvert de flammes roses, de flammes rouges, pareil à un immense incendie. Une boule violette, sans rayons, monte, monte toujours. La rosée tombe, on dirait des longs fils d'une immense toile d'araignée, à travers les couleurs brisées de l'arc-en-ciel. Les taons bourdonnent et dansent dans l'air.

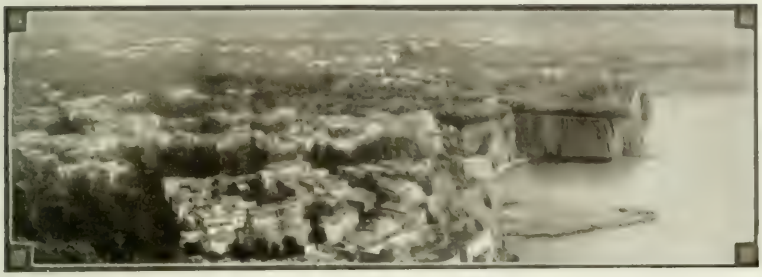
En bas, c'est encore la nuit qui plie ses derniers voiles sombres.

Tous les esprits se sont évanouis. Les fleurs se réveillent: l'edelweis, les roses des Alpes s'épanouissent au milieu des cerbines; une violette sourit, les marguerites jaunes rayonnent; les jacinthes, le foin fraîchement coupé embaument; tout un champ de cylamens se redresse; les grands lys rouges ouvrent doucement leurs corolles, les campanules s'inclinent.

Ah! la délicieuse flore des Alpes! comme elle enivre à travers les fougères argentées, dorées, fines comme des chevelures! L'herbe verte, l'herbe blonde se secoue sous la rosée du matin.



SORRENTE



SORRENTE

Une lumière fine, irisée, teintée de milles nuances suaves, où toute la gamme des mauves rosés, des bleus hortensias passe; une fine lumière, rappelant les vases lacrymatoires trouvés dans les sarcophages grecs, ou bien les très fins cristaux de Gallé, se meurt au delà de l'eau transparente, cristalline, de l'eau couverte de nombreuses voiles, telles d'immenses ailes que des papillons blancs auraient perdues en passant.

A travers une longue théorie de maisons teintées de rose, dont toute la gloire est les jardins, partout des fleurs : des touffes de camélias aux pétales de cire rappelant les très jeunes teints ; des orangers aux feuilles sombres, aux globes d'or lumineux ; puis la gracieuse pluie des roses pompons, les cactus aux feuilles grasses, les fins palmiers, les pins parasols, les oliviers, argentés, toute cette flore merveilleuse qui parfume l'air attiédi, le jour, et embaume la fraîcheur nocturne de mille aromes suaves.

Au-dessus, la grande voûte bleue. Pas de nuage.

Un crépuscule très court, et voici la nuit où, à travers les étoiles, on voit d'autres étoiles, plus petites, et d'autres encore, toujours des étoiles à l'infini.

La mer est calme. Au loin, le doux chant des Sirènes approche; les Néréides les suivent; de petites vagues font *ch... ch...* Les fleurs s'endorment et la douce nuit de Naples aux heures parfumées couvre, enveloppe tout.

CONTE DE NOEL

CONTE DE NOËL

En Roumanie

Petite, blonde, boulotte, des joues roses, les yeux couleur de violettes, toujours souriante, la petite Lise avait neuf ans: tout le monde l'aimait. Son père, serre-frein aux chemins de fer (70 francs par mois); sa mère jeune encore, malade mais vaillante, deux enfants sur les bras, un tout petit au berceau, et elle, son aînée adorée.

On n'était pas riche, la vie parfois difficile; l'hiver surtout, il est si rude en Roumanie.

Elle travaillait beaucoup, toussait souvent; mais on était heureux, heureux quand même. Dès le matin, à cinq heures en toute saison, tout le monde était debout; le père tapotait les joues de Lise, pressait contre son cœur sa femme et partait à son travail. L'enfant aidait sa mère; on nettoyait, époussetait avec fièvre une petite chambre et une cuisine dont le logis se composait.

Ce n'était pas grand, mais propret, accueillant. Au fond, un lit convert d'une étoffe rouge à ramages, quatre coussins, aux taies crochetées; une table en bois blanc; trois chaises pareilles; une armoire qui contenait tout, la robe de mariée de la mère, la layette de Lise servant à l'autre bébé, que

sans jet, l'on lavait, une natte; aux fenêtres quelques pots de geraniums aux fleurettes rouges et roses comme des flammes; même un pot de basilic; un petit lit-canapé sur lequel dormait Lise; le berceau du petit frère dont le bruit cadençait lorsque les heures; quelques menus objets nécessaires au ménage, parfois un rayon de soleil... et c'était tout.

Pardou, dans un coin très haut, du côté du Levant, accrochée contre le mur, la Madone veillait. Une ancienne image recouverte d'argent, au regard calme, hautain et froid, la Madone byzantine, toute de mystère, seul souvenir de ses parents à lui.

Le ménage se terminant à 7 heures, la petite Lise se trottait par les rues étroites de la ville. Il faisait froid; la neige tombait; elle, couverte de son petit châle, grelottante, ses livres sous le bras, courait vers l'école; ses petits talons faisaient *toc, toc,* contre les dalles. Les voisins reconnaissaient le bruit. « C'est la petite Lise, la fille du serre-frein », et l'on souriait. Pas de glissades pour elle sous les arbres givrés; pas de courses folles après les papillons en été, ni de halte pour entendre chanter les oiseaux; elle était si pressée, et les saisons passaient.

Un jour, c'était en automne, elle avait treize ans, l'effroyable journée grise! Rentrée à la maison, elle trouve sa mère en larmes. Par terre gît un paquet ensanglanté, une masse qui remue, du monde autour; parfois un gémissement douloureux s'en échappe comme un cri d'outre-tombe.

Qu'était-il arrivé? Dame, ce qui arrive souvent; le train de huit heures, par une erreur d'aiguillage, s'était engagé sur une autre voie; il vint tamponner un des wagons que le père de Lise accrochait à un train de marchandises stationnant. Une vive secousse; il tombe, ses pieds glissent sous les roues du

wagon qui subitement s'était mis en marche; en une seconde ses deux jambes furent broyées.

Le lendemain, dans les journaux, à la troisième page, parmi les faits divers, on annonçait le malheur. La compagnie accordait 25 francs par mois aux trois abandonnés. Le père survécut à peine; sa femme le suivit au printemps; des voisins charitables recueillirent le petit frère. Lise connut toutes les déchéances, tous les succès, les tristesses et les réalités de la vie...

Malheureusement, elle devint jolie.

A dix-huit ans, rien ne lui manque : auto, toilettes élégantes, les plus beaux bijoux. A son passage, on l'admirait; rien qu'en la désignant, on la classait, la flétrissait : cependant, dans ses yeux, parfois une ombre de pureté, un reflet de vie d'antan passait.

Dans le monde des gens qui s'amusent, se glissent quelquefois des artistes, êtres singuliers, sans préjugés, amoureux de lumière, de couleur, d'infini, vivant d'illusions, de rêves, retombant dans la vie pour se faire très mal et, grâce à un rayon, remontant très haut.

Son ami Pierre était de ceux-là. Il la connaissait de longtemps, avait pour elle de l'amitié, des égards.

Un jour, elle le croise dans la rue, une belle gerbe de lys à la main : « Est-ce pour moi, Pierre ? — Oh ! non, n'y touche pas : c'est pour la Madone ! — Pour la Madone ?... — A propos, belle Lise, veux-tu me poser un nu ? Ne ris pas : sérieusement, là, trois séances; tu trouveras bien le temps; on sera sage. — C'est promis, répondit-elle, adieu ».

L'atelier est inondé de lumière, de parfum de jeunesse.

Lise est là, cause, jase, se déshabille, bonne fille. Lui, la palette à la main, répond par bribes, par bouts de phrases, l'âme tout à sa Madone, à sa Vierge au Lys qui le tient, l'occupe tout entier.

« Je suis prête. — Comment tu es prête : c'est un nu que tu poses ! — Oui, c'est vrai. »

Deux rubans roses dénoués sur les épaules et la chemise glisse.

Lise se retourne et doucement se laisse choir à genoux. Là-bas, dans le coin de l'atelier, la Madone encadrée de lys trône, la Vierge de tous les pardons.

Deux grosses larmes perlent au bout des cils de la Lise d'autrefois.

« Tu ne sais pas, Pierre, tu ne sauras jamais ce que fut pour moi la Madone ! »...

Mauvaise séance : Lise pose mal, préoccupée, nerveuse.

Elle n'est jamais revenue à l'atelier ; on ne la voit plus.

Son absence a à peine étonné quelques amis ; on ne s'intéresse pas longtemps à ces créatures-là.

Deux années ont passé.

Veille de Noël. La petite maisonnette d'antan est éclairée ; il tombe de grands flocons de neige. Dans ce quartier humble, pas de traîneaux pimpants aux gais grelots, les passants se pressent, chargés de provisions, de petites branches de sapin à la main ; quelques femmes courent vite vers leurs maisons, des oranges liées dans un petit mouchoir.

Une petite fille porte un plateau chargé de brioches dorées, toutes chaudes : elle glisse, on marche mal dans la neige qui grince tristement sous les pas, les rues sont mal éclairées.

Pendant ce temps, la nuit tombe, froide, glaciale ; les cloches sonnent, quelques passants s'arrêtent ; devant une maisonnette, cinq enfants grelottants chantent un air ancien qui annonce la naissance du Christ. Ils agitent une étoile en papier aux dessins primitifs : à l'envers, au centre, une petite bougie éclaire la même crèche, celle que depuis des siècles élèvent les cœurs.

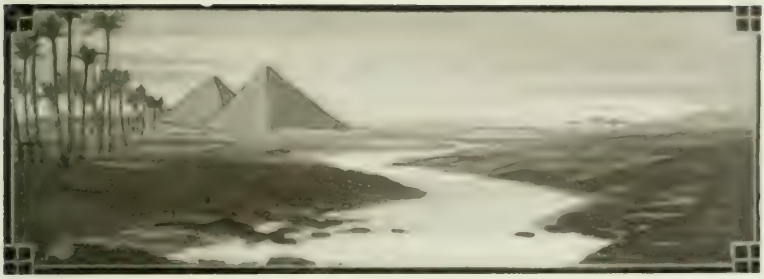
Des curieux jettent un regard à travers les petits stores

crochetés. Lise est là, simple, humble, toute aux soins de son ménage. Devant le petit poêle, un homme rude aux mains d'ouvrier se réchauffe, le front creusé par le travail ; il sourit parfois, car on entend un vagissement si faible qui vient d'un berceau que Lise remue en passant.

Elle est heureuse, la vie a changé. L'homme est son mari, il l'aime. Parfois un nuage de tristesse et de résignation passe dans ses yeux.

« N'y pense pas, Jean, je t'en supplie : oublie, puisque la Madone a pardonné. »

CRÉPUSCULE



CRÉPUSCULE

Maghreb

La foule bigarrée des gens venus de partout remue la poussière brûlante en montant péniblement vers la mosquée de Mohamed Ali.

La ville s'étend comme une grande nappe grise, à nos pieds; elle apparaît toute rosée, à travers une fine poussière de nacre qui semble tomber doucement d'en haut. Les pyramides se détachent, pointues, toutes sombres; les minarets paraissent d'ambre : le Nil opalin, fait de lumière, comme un grand serpent glisse. Au-dessus, le soleil n'est plus qu'une boule orangée éclatante qui roule vite, en diminuant, vers des horizons inconnus, laissant derrière lui une traînée mauve d'une indéfinissable douceur; on dirait que tous ses rayons se sont fondus en une poudre d'or qui tombe maintenant sur les palmiers, sur l'immense cité. Les corbeaux, les vautours aux ailes déployées presque immobiles, planent dans les airs.

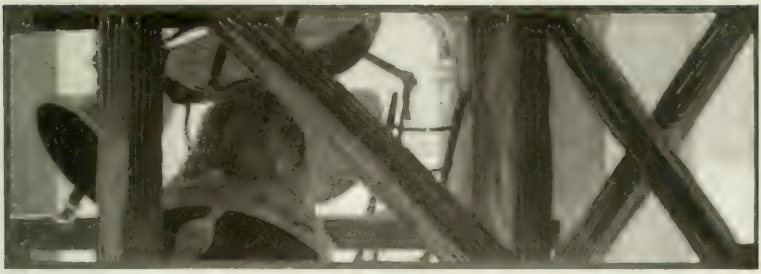
Six coups retentissent, «*la illah illah llah...*» Allah ou Akbar (Dieu est le plus grand; il n'y a d'autre Dieu que Dieu, venez à la prière...) paroles sacrées que les voix lentes des muezzins égrènent, tel un chapelet de perles précieuses. Elles traversent l'espace, tombent dans chaque âme musulmane qui frémit et se prosterne; désormais, nul chrétien ne franchira plus le seuil d'une mosquée.

Puis par-là, on aperçoit une traînée noire, avec un cliquetis de bracelets, on dirait les anneaux d'une chaîne : femmes égyptiennes, femmes arabes, prêtresses du passé, qui s'en vont à la prière, portant l'éternel deuil de tout ce qui fut.

En ville, la vie a repris; les rues sont éclairées; les marchands de toute sorte crient leurs denrées; les petites lampes primitives s'agitent au vent; les étalages de bananes douces et dorées, de citrons, d'oranges juteuses, de belles figues, attirent les passants; le limonadier, coquet et fier sous son costume pittoresque, passe.

La foule s'agite jusqu'à l'heure où d'autres veilleuses s'allumeront très haut, celles qui éclairent depuis des siècles les temples et leurs dieux, les tombeaux et leurs stèles gravées d'ombre et de nuit, les misères, les détresses des hommes et leurs amours.

CONTE DE NOEL



Suite des Lys

CONTE DE NOËL

Enfance indisciplinée, jeunesse orageuse; passant ses examens, souvent le premier: noté pour la conduite, toujours le dernier. A dix-huit ans, François était déjà un jeune homme séduisant, grand, mince, cambré, au front haut, aux yeux intelligents qui semblaient fuir de tous côtés, au sourire malin, né pour l'action, indifférente, bonne ou mauvaise, ne pouvant se plier à aucune exigence de la vie, accessible à tout ce qui est beau, et pouvant tout entreprendre et ne faisant rien, n'ayant qu'un souci : sa liberté, qu'un but : son plaisir.

En effet, il réussit: quand il passait dans la rue, toutes les femmes se retournaient: à toutes, il contait la même histoire, et elles le croyaient. Il était le héros de tous les contes: vantard, fanfaron, à force de répéter les mêmes choses, il les croyait. Il y avait bien à la maison une mère qui s'inquiétait, qui pleurait : il la plaignait beaucoup, mais continuait sa destinée d'inévitable casse-cou.

Une chose restait grande et pure au plus profond de son âme, son culte pour la Madone. Enfant, avec sa mère, à l'église, il passait des heures, émerveillé par la belle apparition: elle dominait tout son petit être. Plus tard, dans les musées, la vue de toutes les Madones le figeait, c'était comme si sa vie s'arrêtait.

Son père mort, il avait déserté la maison. Il essaya de tous les métiers: tour à tour militaire, peintre, sculpteur, marin, employé dans une fabrique, que sais-je? Tout cela fut de courte durée: la flânerie, le jeu, la boisson, les femmes l'emportaient.

A travers une mauvaise vie de désordres et de mensonges, quelquefois sa conscience se réveillait, et alors comme un souffle, passait sur ses lèvres : «Sainte Madone, pardonne-moi!» puis il recommençait de plus belle.

Marié à une belle fille qui l'excusait et l'adorait, un enfant lui était venu, il voulait travailler, serment solennel : «Sainte Madone, aide-moi!» mais il ne le tint pas.

Il était le boute-en-train de toutes les fêtes; sa femme veillait en l'attendant: à l'aube, il rentrait, puis commençaient les reproches: les disputes, les larmes, les réconciliations se suivaient, une misère! «Sainte Madone, pardonne-moi!» Il les ruina. L'enfant grandit, Dieu sait comment: la mère, malade, finit dans un asile de pauvres.

Dans le monde chic, le monde de la noce, on recueille toujours avec joie une pareille épave. François trouva des amis. Rien que le souvenir de ses succès les éblouissait: il leur conta plus d'une «histoire». Ah! si seulement il avait eu un peu de chance, gloire et fortune seraient peut-être venus, prétendait-il. Saisis d'admiration, les autres écoutaient.

De temps en temps, il se rappelait «Sainte Madone, aide-moi, pardonne!»

Les années passent: les cheveux tombent, le peu qui reste est blanc, le beau François n'est plus qu'une ruine; seul, abandonné, ses amis disparus, chacun selon sa destinée, un jour de détresse il vendit sa montre, quelques vêtements; il hésita devant une médaille à l'effigie sublime de la Madone. «Très Sainte des Saintes, pardonne-moi!»

Et sans souci de bagages, car il n'en avait pas, François s'en alla au couvent, chez les frères Trappistes. D'abord on n'en voulut pas: sa réputation l'avait précédé de longtemps, même en ce saint lieu de silence et de paix. Comment un mauvais sujet paresseux, menteur, vicieux, sans religion, osait-il frapper à cette porte? Non, elle ne s'ouvrirait pas.

Pendant deux jours, il grelotta. Dehors, le vent de décembre soufflait glacial. Il secouait sa veste légère: l'aumône vint à peine; le froid, la faim, la honte firent glisser de grosses larmes sur ses joues ridées, ses mains tremblaient : «Grande sainte Madone, accueille-moi. Pardon!»

Les portes du couvent s'ouvrirent. Qu'en fera-t-on, grand Dieu! Un moine, un frère, de cet homme-là! Le soir, un conseil réunit les pères supérieurs. On décida que, pendant trois ans, François ferait son noviciat: il serait simplement «frère lai». Après on verrait. Comme il était sain de corps, les travaux les plus durs, selon la règle, lui furent infligés : levé à deux heures du matin, onze heures de travail, nourri de légumes, de fruits, buvant seulement de l'eau, il creusa sa tombe, coucha sur la paille dans son cercueil. Le silence devint son compagnon.

Parfois, le démon le hantait, l'obsédait: tout le passé se dressait devant lui, à genoux «Sainte Madone, pardonne-moi!» et sans perdre courage, il continuait.

Cela dura peu: un soir, pris d'un tremblement subit, grelottant, il tomba malade.

Les fêtes de Noël étant proches: on avait tout nettoyé, époussété, brossé: et son image à Elle, comme il l'avait parée!

Il sentit venir la mort : «Sainte des Saintes, accueille-moi une dernière fois!» Vers l'aube, ses forces diminuèrent, son cœur faiblit: muni des sacrements, cependant que tous les frères étaient en prière, François s'éteignit — un sourire de béatitude — il ouvrit grands les yeux, prononça quelques paroles

inintelligibles, finit par le nom de la « Madone » ; sa tête glissa doucement ; il était mort.

On l'enterra derrière l'église dans la petite fosse qu'il s'était creusée. Au lieu de son nom, le silence et la neige lui firent un manteau tout blanc.

* * *

Noël ! Noël ! Les cloches sonnent à toute volée. Un à un, les frères trappistes, drapés dans les plis sombres de leurs mantes, telle une théorie d'ombres avancent, l'âme légère, les yeux dirigés vers le ciel.

L'église est éclairée : elle embaume d'un parfum pénétrant sans pareil. Comme des nuages d'encens, autour de la Madone, l'odeur des fleurs de lys flotte. Elle est si forte, si captivante, au

Le sommeil et la neige, au ciel un manteau tout blanc

moment où on lève l'hostie, que les frères grisés, émerveillés, semblent entendre chanter les anges.

La sainte messe terminée, on se demande d'où vient le miracle. Dans l'église, rien. A la lumière des torches, on fouille tout le cimetière, toutes les tombes : rien pourtant.

Là, derrière l'église, sur la tombe de François, une chose étrange apparaît.

Droit et fier, un immense lys, argenté par les rayons de la lune, répand tout son parfum. Sa tige sort de la neige. Vite, des pioches, des pelles : la neige est jetée de côté, on remue la terre. Voici le corps du pauvre François, tout petit, séché, roidi, les mains crispées serrant encore sur sa poitrine la petite médaille, tandis que de sa bouche sort un lys immense.

Béni, pardonné à jamais!

Droit et fier, un immense lys

LA POUPÉE

LA POUPÉE

Ce fut une jolie poupée au teint frais, rosé, aux cheveux noirs luisants ; dans les yeux figés du mystère, presque un sourire grave et triste.

Sa jeunesse remonte loin, dans le passé ; alors les poupées étaient en toile rose remplie de son, ce qui leur donnait cet air dodu, grassouillet, presque humain, la tête en cire et de vrais cheveux.

Comme elle était élégante, la poupée, et comme souvent elle changeait de toilette, c'était du reste sa seule occupation, sa vie.

Dieu, la riche garde-robe ! Traînes de brocart, tulles paillettés brodés d'or, d'argent ; en hiver des fourrures en masse ; les chinchillas si doux, les renards enveloppants et chauds, la blanche hermine, l'embrassaient, la couvraient tout entière ; en été les fins linons, les batistes fleuries, les petits chapeaux coquets couverts de plumes soyeuses, de roses, de cerises, et les dentelles, valenciennes, malines, souples et molles, fines applications de Bruxelles, venises aux incrustations multiples, que sais-je ?

Rien de trop beau pour elle, et à travers tout cela les mêmes yeux figés, deux yeux de sphinx ignorant tout.

Un jour, elle tomba du second étage, dans le jardin, au milieu d'un parterre de roses. Prise aux épines, le son coula ; la tête écrasée gît à terre ; c'était fini.

Jeunes femmes qui passez riantes et insouciantes à travers la vie, songez quelquefois à la petite poupée accrochée aux rosiers !

Songez à la poupée accrochée aux rosiers !

MORT DU COMTE PALARMI

MORT DU COMTE DE PALARMI

Persanes, odalisques, femmes de harem, danseuses des petits cafés de Stamboul, vêtues de bouts d'étoffe pris de partout. Imitations de pierreries, de brocarts anciens, paillettes brillantes; du fard mal posé, aucun charme. Clowns, paillasses, soubrettes, bergères, marquises, encore des Turcs vulgaires et raides.

Des perruques vertes, lilas, roses, mauves, affreuses, cachant des fronts échauffés, une musique... grattant les airs à la mode, des contorsions, des grimaces: le tango, la matchisch.

A chaque accord, ma tête éclate. A côté, enveloppé d'un linceul blanc, ses yeux bleus fermés à jamais à la lumière, à la vie, ouverts peut-être de l'autre côté, calme, assoupi tantôt pour toujours.

Le sang des preux, des anciens chevaliers qui vécurent par les armes, a cessé de couler. La vie s'est arrêtée. Le cierge palpite, le crucifix a posé son sceau d'éternité, sur sa poitrine ses mains de cire croisées à jamais.

Beauté, impénétrable mystère de la mort, mépris de la vie, de cette vie qui fait si mal.

LE RENDEZ-VOUS

LE RENDEZ-VOUS

La braise brûlante dans le poêle lance des bouffées de chaleur, éclaire de grandes plaques lumineuses les objets que le crépuscule assombrit petit à petit.

A travers les rideaux de dentelle, de minces rayons filtrent: ils argentent la neige au dehors, pénètrent indiscrets dans la chambre et coulent sur ses formes tanagréennes, sur les bras d'albâtre, sur sa chair rose frémissante, à demi voilée, sur les cheveux d'ébène qu'elle tord nerveusement. La glace lui rend son sourire, elle se sent belle, se sent aimée, telles de grandes fleurs épanouies sous la rosée.

Tout à coup, furieusement, il l'étreint une dernière fois: leurs lèvres s'unissent en un baiser fou, leurs cœurs semblent s'arrêter... L'amour flotte comme de l'encens autour d'eux.

Elle a glissé, telle une ombre à travers un rêve; la chambre vide, les objets en désordre, les fleurs par terre; du vase irisé renversé, l'eau s'écoule petit à petit.

Le monde désert: d'un geste furieux, il cogne sur la table avec un soupir. Ah! l'amour est plus triste que la mort!

ATHÈNES

ATHÈNES

Une clarté indescriptible nous inonde de coulées d'or, les nuages en feu frangés de lumière. Sur l'eau, au ciel, une lueur rosée immense. Le soleil a disparu.

Petit à petit, la lumière se radoucit, fond les tons, se dissout; les collines d'un vert chaud, intense, s'effacent, déjà lointaines. Une fumée légère, d'un gris mauve très tendre, très doux, couvre de mystère ce pays unique qui est la Grèce, dont je m'éloigne peut-être à jamais; et j'emporte dans le cœur un coin de ciel infiniment bleu, le souvenir d'immenses colonnes de pentélique ambrées.

Tout un passé de grandeurs qui tient de la chimère et du rêve, où toutes les gloires ont succédé à tant de désastres; et, dans l'âme, le sentiment d'un art fin, souriant, évoquant l'harmonie exquise d'un art qui est joie et sérénité pour l'âme, et qui a su faire frémir dans la transparence du marbre toute la volupté sensuelle.

Là-haut, du bleu et encore du bleu; rien de nos crépuscules attristants qui paraissent marquer la fin des choses, mais un bleu de saphir intense succède au plus doux bleu de turquoise; puis toujours plus foncé, comme l'émail très ancien.

Subitement, une étoile paraît, puis d'autres encore, et la douce nuit d'Orient s'étend, calme, rafraîchissante, parfumée de printemps, autour de nous.

Nous voguons toujours. Nous nous éloignons sous l'empire d'un charme immense. Dans la brume, au loin, l'indestructible passé se dresse comme un fantôme, nous regarde dans sa grandeur indéniable, et quelque chose, fait de lumière nouvelle, de mélancolie et de regrets, raidit notre âme...

Il fait tard dans la nuit. Tout a disparu: une légère brise pénétrante souffle: quelques mouettes attardées, comme des grands flocons de neige, nous suivent. Le calme descend: les paupières lassées se ferment par moments. Devant nous, une ronde de Tanagras exquises, de petites femmes très anciennes, mais si jeunes, drapées de voiles légers, passent, repassent, ont l'air de formes de rêve sculptées dans le silence.

L'Acropole

LES ROSEAUX

LES ROSEAUX

Il faut vendre tout, le lac aux eaux profondes et mes Roseaux, mes chers Roseaux verts et tendres du printemps, mes Roseaux droits et fiers d'été où le vent passe comme une musique. De nuit, on entend les divins accords et le bruissement des feuilles, et on les voit comme ils ondulent et saluent les vagues, les petites vagues lourdes d'étoiles.

Mes yeux ne les verront plus jamais. Seulement, en pays étrangers, à l'arrivée du printemps, quand fleuriront sur la terre les roses et au ciel les hirondelles, au passage d'une cigogne, d'un héron, d'une mouette, mon âme tressaillera, voilée, endolorie, au souvenir de mes Roseaux lointains.

Il faut vendre la forêt avec sa mousse, ses herbes folles, son tapis de feuilles jaunes, dorées, où le pied enfonce ; inondée de lumière, ivre de rayons, embrasée de flammes au soleil couchant. Ma chère forêt qui sent bon la fraise et le muguet, elle s'en ira avec ses feuilles et son foin, et les vieux chênes se tordront davantage, car les rudes hivers passeront sur eux, même la scie et la hache, et ils n'entendront plus nos rires.

Il faut vendre les roses, les blanches, les Niels et les sanguines. Et l'allée des églantiers et les grimpants, les pompons roses frais, parfumés comme des baisers d'enfant, qui enlacent comme des bras d'amant, mes chers pompons bleutés de clair de lune.

On vendra aussi la fontaine, on vendra les étoiles de mon ciel et les routes tendues de fils d'argent la nuit. Tout, tout sera vendu, même le chant des oiseaux.

On ne pourra pas vendre ce qui a été dit, souffert, les heures qui ont sonné, mes joies, mes angoisses, mes mélancolies, mes solitudes. Non, mille fois non, aucune main humaine ne pourra inscrire « vendu » sur mes illusions, sur ce que j'ai aimé, espéré là-bas, là-bas, dans un coin perdu du monde.

LES LYS

LES LYS

Hai la Crini! Hai la Crini!....

Les voilà revenus, les chers lys blancs qui embaument. Comme leur parfum enivre! L'odeur forte, pénétrante, soulève mon âme. Impossible de ne pas les chanter, de ne pas continuer la chanson de l'an dernier et de tous les ans depuis ma plus tendre enfance!

Hier, un enterrement de pauvre passait au son des violons: il surprit la rêverie où je me plonge si souvent. Sur le cercueil, deux branches de lys reposaient: puis venaient les *lautari*. Trois pauvres charrettes suivaient: des femmes en *tulpan*, des enfants. Personne ne pleurait: tous calmes, « puisque ses jours étaient comptés », donc Dieu l'avait voulu.

Admirable élan de la foi! quelle force est-elle pour ceux qui partent, pour ceux qui restent. Involontairement, je pensais aux simples enterrements qui s'en vont en silence là-bas au bord du Bosphore, vers les cyprès d'Eyoub, ou à ceux qui vont reposer sous les stèles funéraires dans les sables chauds d'Égypte.

Pas de larmes, là non plus, puisque Allah l'a voulu. Une simple mélopée répétée par des gens vêtus de grandes robes aux merveilleuses couleurs: on porte le cercueil à bras: le tarbouche flotte au vent: quelquefois, on épingle une petite rose.

Les femmes suivent, majestueuses dans leurs draperies noires; un ruban bleu ceint le front en signe de deuil.

Et vous, simples convois qui traversiez les collines de l'Andalousie tout émaillées de lumières! Et vous, théories blanches de Biskra, qui cheminiez sous l'ombre des grands palmiers! *Hai la Crini! Hai la Crini!....*

Encens des séraphins et des chérubins, parfum enivrant des Vertus, des Puissances et des Trônes! Grandes belles fleurs aux côtés des archanges. Je vous vois entourant la Vierge, lorsqu'Elle s'envola au Ciel, comme vous devez enivrer de votre parfum l'ange de feu qui garde la porte du Paradis.

Combien vos couronnes doivent être belles, anges d'humilité, quand vous les jetez aux pieds de Dieu en ployant vos grandes ailes blanches. Seules et uniques fleurs divines, lys du Ciel que la terre nous envoie tous les ans, lys qui parez les fronts des épousées, lys de nos rêves les plus chers, lys des morts, grands lys de nos illusions, chers lys de nos amours, salut à votre retour, à votre courte envolée au doux refrain de *Hai la Crini! Hai la Crini!....*

Et pendant que je cheminais à pas lents vers la maison, dans la chaleur douce du matin, les tziganes au teint bronzé chuchotaient à mes oreilles : *Hai la Crini! Domnitza*(1) *Mare, Hai la Crini!*

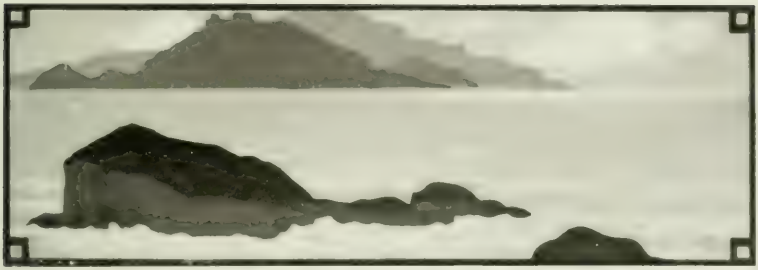
Et cependant elles n'ignorent pas, les pauvres bohémiennes aux yeux de feu, au sourire d'enfant, que la *Domnitza Mare* est seule et unique, qu'elle est envoyée de Dieu pour trôner au milieu des lys dans son château de Fée!

Et quand la neige aura givré ses beaux cheveux d'or et que la vie aura mélancolisé son sourire. Elle tressaillera encore au doux refrain de *Hai la Crini!* qui, humblement, montera jusqu'à Elle, répété alors comme maintenant par la voix des pauvres bohémiennes aux yeux de feu, au sourire d'enfant.

(1) [illegible] Princesse Héritière du Trône.

Hai la Crini! Domnița Mare, Hai la Crini!

ISCHIA



ISCHIA

Journée grise et pesante.

L'île d'Ischia presque déserte; des murs en ruine, squelettes de maisons effondrées, sans fenêtres, sans portes; l'herbe rare, la végétation pauvre. Par-ci par-là, quelques orangers, des eucalyptus presque sans feuilles.

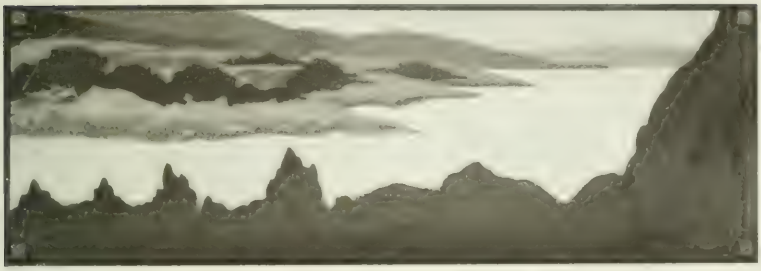
A travers la brume fine, l'immense castel d'Aphonse d'Aragon, perché sur son rocher, domine — tel un fantôme — un labyrinthe d'arcades, d'escaliers aux marches irrégulières, de voûtes capricieuses.

Là, des oubliettes; ici, une citerne dont on n'aperçoit pas le fond; des chambres murées, noires; un dédale de routes, de sentiers sombres, jusqu'au donjon flanqué de meurtrières. Là-haut, une grande porte vermoulue dont le loquet grince; une terrasse immense; la mer partout.

Et les lames se renouvellent infiniment, baignant les pierres depuis des siècles; la mer avec son fond de vie mystérieuse et remuante, son merveilleux fond d'étoiles de mer, d'actinies aux douces teintes telles d'énormes chrysanthèmes, de méduses azurées, d'oursins immobiles, de corails rouges; et dans la nuit, et dans le jour, elle continue sa chanson monotone...

Là-haut, des nuages courent plus foncés, plus épais; les ténèbres ramènent la légion des chauves-souris, cachent les lézards, et de grosses gouttes de pluie tombent.

PRINKIPO



PRINKIPO

L'île des Princes

(En mars)

Dans l'île, la terre est rosée, par endroits veinée de lignes rouges, couverte de pins, de bruyères en fleurs, de mousse, de pervenches aux petites taches mauves, de palmiers, de citronniers.

Les maisons sont closes, les volets aussi, depuis les petites villas coquettes, modestes, proprettes, jusqu'aux somptueuses demeures musulmanes, blanches, aux balcons sculptés, dentelés, flanquées de tours, de tourelles capricieuses, dont pas deux ne se ressemblent.

Et le lierre, le chèvrefeuille, les rosiers courent partout à travers les minces dentelures, glissent, caressent, embrassent, étreignent les murs, les balcons et les fenêtres. Ils vont se perdre là-haut pour retomber en grappes roses, rouges et blanches, à la saison prochaine, et éparpiller des pétales parfumés sur des têtes couvertes de longs voiles blancs mystérieux.

Minuit. Pas un bruit, rien ne remue, pas un battement d'ailes, pas un frisson sous la mousse. Au loin, la mer émaillée, opaline. Les rayons de lune coulent doucement sur les vagues, pénètrent partout, jettent sur des touffes d'herbe des feux follets, étalent sur les toits rouges des flammes.

J'habite un petit pavillon composé d'une seule tour. Ah! la jolie petite demeure riante, toute blanche et bleue! Elle est isolée au milieu d'un jardin, entouré de murs, un vrai jardin simple et tranquille, où tout pousse. Les arbres fruitiers sont couverts de duvet rose; les lilas bourgeonnent; par-ci par-là, des légumes, des salades aux feuilles grasses, veloutées; du thym, de la balsamine, de la verveine, du basilic, que sais-je? Dans un coin, une tache blanche: un petit chien, roulé en boule ronronneuse, dort. L'eau de la citerne s'écoule petit à petit. On entend parfois les trois coups du veilleur. La mer clapote doucement; les vagues font *clic*, *clac*, puis caressent la côte d'un léger frôlement.

Hälki, dans la brume aux mille lumières qui scintillent, semble suspendue aux nuages; par-ci par-là, à travers les volets clos, une lueur.... La nuit avance, l'air se rafraîchit de plus en plus; un engourdissement envahit l'être, et un rêve fou, fait de choses qui ne devraient jamais finir, doucement vous pénètre.

Cependant les heures passent; l'écheveau d'autres nuits et d'autres jours continuera à se dérouler sur Prinkipo coquette charmante, sur Prinkipo rêveuse, parfumée, pleine de mystère, bercée par l'éternel bruit des vagues.

Il est gris argent, le petit âne paré de son harnais aux rubans bleu de roi qui ceint son front, et ses oreilles bougent à chaque accord, une s'en va à droite et l'autre à gauche : c'est qu'il traîne une voiturette sur laquelle est attaché un orgue de Barbarie en forme de piano. Quand les sous des passants tombent dans l'écuelle de son maître, il semble sourire, le petit âne... Il s'appelle Marquis.

Mon Dieu, où et comment finiras-tu, cher petit Marquis qui trottines pimpant dans la gaîté ensoleillée du matin!

La mer a emporté ma vie, la mer a emporté mon cœur.

La vie, elle me l'a rendu petit à petit, en morceaux, comme un oiseau blessé qui traîne son aile cassée.

Mon cœur, elle l'a gardé, et maintenant il erre sur les vagues sombres dans les ténèbres; il est secoué dans les tempêtes; il a froid, mon pauvre cœur errant sur cet abîme profond à la recherche d'une ombre chère. Dans les nuits bleues, dans les nuits étoilées, alors que les vagues sourient dans leur écume toutes argentées d'étoiles, il espère.

Chimère, chimère. Je sens bien que mon pauvre cœur jamais ne reviendra.

Tous les jours, nous enterrons un peu de nous-mêmes, jusqu'au jour où d'autres nous enterrent complètement.

Je chasse, je fuis tout souvenir: ma pensée chevauche avec un sourire sur un rayon, sur l'aile du vent, parmi les ténèbres de nuit, jusque là-haut aux étoiles, et ma douleur la suit.

Elle chemine pâle, cassée, finie, cependant raide et droite. Elle a été si belle, la plus belle de toutes. J'avais sept ans quand je l'ai vue la première fois, sous sa toison d'or, couverte de violettes. Il y avait partout des violettes, dans le carrosse jusqu'à ses pieds. Puis les printemps sont passés, les étés aussi.

Mon Dieu, Madame, après l'automne vient l'hiver. Pourquoi gémir?

La nuit c'est la mort, vous n'êtes pas lasse, Madame? vous n'avez pas envie de dormir?

Si vous saviez comme souvent j'ai envie de dormir, moi, et cependant je suis en plein été!

Un été gris et humide où les roses embaument seulement quelquefois.

Comme l'été roule ces beaux jours ensoleillés, quelle douceur dans l'air tiède. Un coin de Pyrénées, sachet de gazon, de blés dorés, enveloppant et doux sous l'ombre des noirs sapins.

Il me semble que je suis loin de tout ce qui fait mal, que que j'ai enfin trouvé une retraite, une forteresse sainte de toute la chaîne des Alpes.

Près de moi, mon amie au casque d'or, aux mains d'ange, sourit : elle n'a rien d'un enfant et rien d'une femme. Silhouette de gobelins anciens, il te manque les cadres de tes vieux châteaux d'Irlande : peut-être ferais-tu bien dans la niche d'une cathédrale, là-haut, dans Bruges l'ancienne, dans Bruges la morte... Sainte-Gudule ou Sainte-Aldegonde.

Dans Bruges la morte...

A travers tout cela, le souvenir poignant de ma mère morte, de mes années de tendre jeunesse où je rêvais de bonheur, où je serrais les mains sur mes illusions, mon imagination en feu, mon cœur battant. Ailes de papillons blancs, comme le vent vous emporte !...

▪▪ MADRID ▪▪

SAN-ANTONIO

de la FLORIDE

MADRID. — SAN-ANTONIO DE LA FLORIDE

Harmonie divine de couleurs. Hymne à la beauté, pinceau léger, merveilleux, enivré de lumière, chantant les chairs roses, les chairs blanches, de la femme ange, de l'ange femme!

Cheveux d'or en cascades, cheveux noirs en torsades, roulés autour des voiles, s'entremêlant, s'entrelaçant aux ailes, montant toujours, allant vers le ciel, commes des âmes, calmes, souriantes, légères, vers le mystère profond, à travers la fumée des nuages.

SÉVILLE

La Giralda.

SÉVILLE

Pendant la Féria

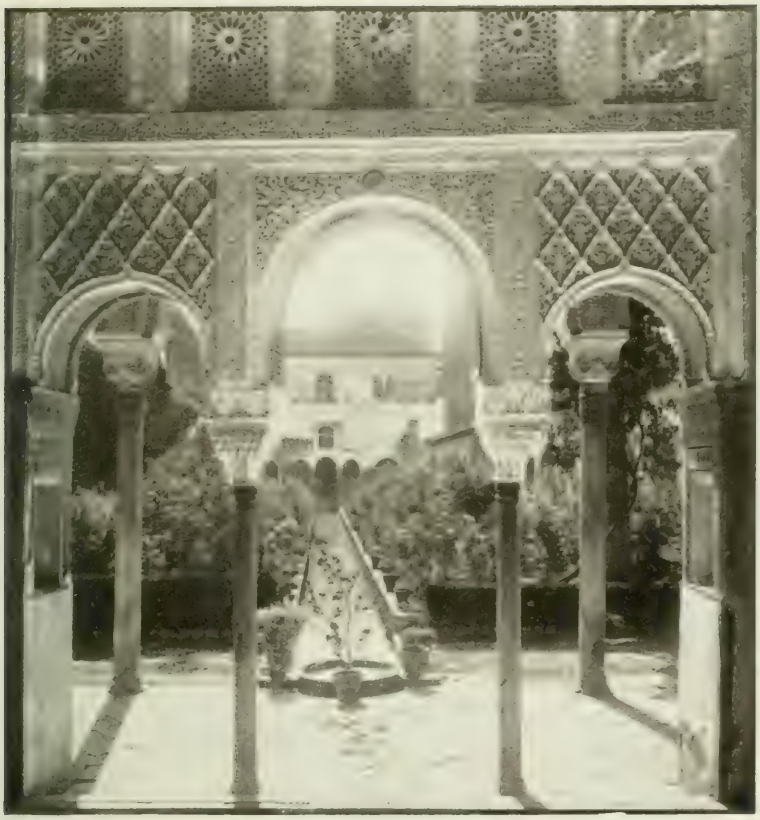
De la Giralda, là-haut, la ville est blanche comme Tunis et s'étend au loin, entourée des prairies vertes de l'Andalousie, sillonnée du ruban du Guadalquivir. Au crépuscule, les pigeons qui habitent les tours volent lentement, planent plutôt au-dessus des flèches de la cathédrale. Le gothique flamboyant s'élève élégant vers le ciel bleu. Des fleurs de pierre sorties du génie humain ! Si fines et élancées, ces fleurs-là,

A toute heure, Séville embaume les fleurs d'orangers.

Des roses, toujours des roses, par grappes, par touffes, en [illegible]. La brise du soir embaume la fleur d'oranger, les pétales s'en vont au vent, le grand peigne qui orne la têtes des femmes repose sur des quantités d'œillets roses, des roses encore : l'air est léger, le ciel flotte, transparent, l'heure est voilée de dentelle ! L'ombre et la nuit couvrent l'Alcazar, les fleurs sont endormies.

L'Alhambra

GRENADE



GRENADE

Le Généralife

De la dentelle légère, transparente, fine, du filigrane fait de fumée, d'écume... la lumière palpite à travers, les rayons d'or coulent. Ils émaillent toute l'Andalousie jusqu'aux neiges bleutées de la Sierra Névada.

Autour de nous : les myrtes, les iris aux fins pétales de ve-

[illegible] Généralife, les sources murmurent cristallines, les oiseaux chantent, le cyprès[1] de la Sultane parle d'éternité.

RETOUR DE LA CORRIDA

Les femmes, on les croise dans les rues, trônant dans leurs carrosses, encadrées de dentelles noires, ivoirées. Sur les cheveux les roses sont posées par touffes près du grand peigne; la dentelle jette son ombre sur la figure; les lèvres pincées, fermées, ne sourient pas.

Peut-être un peu de cruauté de ce qu'elles viennent de voir. Préféraient-il quelquefois, le sang des Maures.... une goutte seulement?

Tout a disparu, les éventails, les dentelles reposent dans leurs boîtes parfumées, dans des boîtes à l'odeur des vieilles choses, des choses anciennes venant de l'aïeule, fierté précieuse des Sévillanes. La journée est grise. Les beaux harnais des mules ont aussi disparu. Comme ils étaient jolis les pimpants attelages à cinq, à six sous la poudre d'or du matin.

[1] Là, à l'ombre duquel se rencontraient le chef des Abencérages et la Sultane, [illegible] de Boabdil.

TABLE

TABLE

Préface 9
Les Lys 15
Ma Vieille Maison 21
Tunis 27
Paris fin Juillet 31
La Folle 39
Louqsor 43
Saint-Moritz 49
En Corse 55
Nuit d'Été au Semmering 61
Sorrente 65
Conte de Noel 69
Crépuscule 77
Conte de Noel *Suite des Lys* 81
La Poupée 89
Mort du comte Palarmi 93
Le Rendez-Vous 97
Athènes 101
Les Roseaux 105
Les Lys 109
Ischia 115
Prinkipo 119
Madrid (San Antonio de la Floride) 127
Séville 131
Grenade 135
Retour de la Corrida 136

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

a39003 001360550b

CE PC 0839
.J6P4
COO JONNESCO, MA UN PEU DE TO
ACC# 1189326

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 06 01 07 20 8